

## Aux origines « morales » de la superstition (1765)

Né en 1720 à Toulouse, où il étudia le droit, Jean-Louis Castilhon (1729 - 1799 ?), collabora à plusieurs journaux savants (Journal encyclopédique, Recueil de pièces nouvelles et intéressantes sur des sujets de littérature et de morale, Recueil philosophique et littéraire, Journal de Jurisprudence, Mémoires de Trévoux...) ainsi qu'au supplément de l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert. Il entame sa carrière littéraire avec la publication d'un Essai sur les erreurs et les superstitions imprimé à Amsterdam en 1765 et réédité l'année suivante, en deux volumes à Francfort. D'une édition à l'autre, l'ouvrage a été « considérablement augmenté » comme l'indique la page de titre en 1766 : dix chapitres ont en effet été ajoutés. Dans cet ouvrage, et en particulier dans les premiers chapitres, Castilhon expose « les principes théoriques qui sous-tendent sa pensée »<sup>1</sup> et dont il développera par la suite bien des aspects dans une œuvre prolifique (Almanach philosophique en quatre parties..., 1767 ; Considérations sur les causes physiques de la diversité du génie, des mœurs et du gouvernement des nations..., 1769 ; Essais de philosophie et de morale, en partie traduits librement et en partie imités de Plutarque, 1770 ; Le Diogène moderne, ou le Désapprobateur, 1770 ; Le Mendiant boîteux, ou les Aventures d'Ambroise Gwinett, balayeur du pavé de Spring-Garden, 1770). Proche des idées de Voltaire, et notamment de son anticléricalisme qui se noue autour du thème de « l'imposture », il semble avoir eu en retour une influence sur les idées du philosophe, qui possédait six ouvrages de Castilhon, dont les deux éditions de son Essai sur les erreurs et les superstitions<sup>2</sup>. Sa théorie de la genèse de la superstition – qu'il présente comme une continuation de L'essai sur les erreurs populaires, de Thomas Brown (1733) – porte cependant aussi la trace de l'influence conjuguée du philosophe écossais David Hume (Histoire naturelle de la religion, 1750) et du géologue français Nicolas Antoine Boulanger (L'Antiquité dévoilée par ses usages, publié en 1766, mais rédigé dès 1750). Du premier, elle hérite l'idée que les représentations religieuses naissent des craintes des hommes face à une nature dont ils ne sont pas en mesure de contrôler les menaces ; du second, elle reprend l'idée que la première grande frayeur de l'humanité, creuset originel de toutes leurs croyances, résulte de l'expérience traumatisante du déluge. Mais Castilhon se distingue de ses contemporains sur un point important : son Essai témoigne d'un souci constant de relativiser le regard que l'on porte sur l'altérité en montrant que ce qui apparaît comme religieux aux yeux des uns devient superstitieux aux yeux des autres.

GROSSE Christian

### Bibliographie :

RASKOLNIKOFF Mouza, *Histoire romaine et critique historique dans l'Europe des Lumières. La naissance de l'hypercritique dans l'historiographie de la Rome antique*, Rome, École Française de Rome, 1992.

GRAILLE Patrick, « En hommage à Voltaire : le *Candide anglais* de Jean-Louis Castilhon », in KÖLVING Ulla et MERVAUD Christiane (dir.), *Voltaire et ses combats : actes du congrès international, Oxford-Paris, 1994*, Oxford, Voltaire Foundation, 1997.

---

<sup>1</sup> RASKOLNIKOFF Mouza, *Histoire romaine et critique historique dans l'Europe des Lumières. La naissance de l'hypercritique dans l'historiographie de la Rome antique*, Rome, École Française de Rome, 1992, p. 720.

<sup>2</sup> GRAILLE Patrick, « En hommage à Voltaire : le *Candide anglais* de Jean-Louis Castilhon », in KÖLVING Ulla et MERVAUD Christiane (dir.), *Voltaire et ses combats : actes du congrès international, Oxford-Paris, 1994*, Oxford, Voltaire Foundation, 1997, p. 1087.

**Source :**

CASTILHON Jean-Louis, *Essai sur les erreurs et les superstitions Anciennes et Modernes*, Francfort, Knoe et Eslinger, 1766, p. III-IV, 39-42, 60-61.

Tout le monde sçait que la terre est inondée de superstitions ; mais tout le monde ne sçait pas s'il est utile qu'il y en ait : et si elles sont nuisibles, personne n'a indiqué encore les moyens d'en affoiblir l'empire : dans cette vue, j'ai cru que la plus sure voye seroit de remonter, s'il étoit possible, à la véritable cause des superstitions et des erreurs ; parce que si cette cause est un vice de l'ame, et si ce vice peut être, sinon totalement éteint, du moins considérablement corrigé, dès-lors les hommes seront infiniment moins susceptibles d'erreurs, de préjugés et de superstitions. [...]

[Un] événement terrible jadis a dévasté la terre, fait périr, de l'un à l'autre pôle, tout ce qui existoit, et dont le souvenir est écrit en caractères effrayans chez toutes les Nations, sur toutes les parties du monde habité. Les Sauvages privés des moyens propres à transmettre la succession des faits et des révolutions, sçavent comme les peuples instruits et policés, quelles furent les circonstances qui accompagnèrent cette scène d'horreur, quelle fut l'épouvante, quelle fut la désolation de l'espèce humaine dans ce désastre universel ; époque mémorable et toujours affligeante de l'empire que la terreur a commencé d'exercer sur les esprits et sur les cœurs. Tranquilles et sans crainte avant cette tragédie, les hommes se livroient sans précautions et sans remords à la fougue de leurs penchans : exempts d'infirmités, forts, vigoureux, robustes, pleins du feu de la jeunesse, et éloignés encore du terme ordinaire de la vie, après l'espace immense de plusieurs siècles écoulés, ils ignoroient qu'il fut un Dieu vengeur ; et rarement témoins de la mort de leurs semblables, ils suivoient, sans rien craindre, le torrent de leurs passions. Mais quand l'Être suprême eut lancé sur leurs têtes impies les traits de sa colère ; quand prompts à servir sa vengeance, les élémens se furent déchaînés contre la race trop coupable des hommes ; quand le vent du midi eut rassemblé les nuages, et que les vastes réservoirs renfermés dans les cataractes du ciel, fondant avec impétuosité sur la terre, en eurent submergé toutes les habitations, et qu'elles eurent entraîné sous les flots les tours les plus élevées ; quelle dut être la désolation et la crainte du petit nombre de mortels que le ciel épargna ! [...] Cette scène d'horreur ne finit qu'avec la destruction presque entière des hommes. Alors seulement les flots commencèrent à s'abaisser : les nuages se dissipèrent, et l'aquilon foug[ueux] resserrant cet immense déluge, força les eaux de descendre dans l'abîme. Ce tableau d'épouvante étoit bien capable de remplir de terreur le petit nombre d'hommes échappés au naufrage universel. [...] Il est vrai que depuis cette fatale époque les hommes n'ont point éprouvé le désastre universel : mais le terrible souvenir de cette catastrophe n'en est pas moins présent à leur esprit, affoibli comme le corps, en proportion du changement qui nécessairement s'est fait dans toutes les parties du globe. [...] Occupés sans cesse de l'image des calamités passées et de la crainte d'un mal futur ; agités, inquiets et toujours pénétrés d'une émotion affligeante, triste, amère, et qui les portoit à croire que réservés aux mêmes malheurs, ils ne fléchiroient pas la colère céleste ; quel culte pouvoient-ils instituer qui ne fut analogue à la passion véhémement et superstitieuse qui les tyrannisoit : quelles cérémonies, quels rites pouvoient imaginer des peuples troublés par le délire de la frayeur ? Cependant, aux changemens près, que la grande révolution avoit occasionnés sur la terre, la nature parut calme, les saisons se succédèrent, la mer ne porta plus ses flots au-delà des rivages ; et les hommes rassurés attribuèrent au culte qu'ils avoient établi le repos dont ils jouissoient. Leur reconnaissance donna plus dignité aux prières publiques, plus d'appareil aux cérémonies ; elle éclata par des chants de réjouissance, par des danses et des jeux, symboles des événemens passés

et de la soumission actuelle des Nations. Il régnoit de la confusion dans ces fêtes publiques ; il fallut leur donner un ordre plus décent, et l'on choisit des hommes dont l'unique fonction fut d'offrir à la divinité les prières publiques. Ce fut là vraisemblablement l'origine des Prêtres, qui une fois institués, étendirent, autant qu'il fut en eux, et les cérémonies du culte extérieur, et l'espèce de supériorité que leur donnoient leurs fonctions sacrées. D'intercesseurs du peuple auprès de Dieu, ils usurpèrent peu-à-peu le titre imposant d'organes de la divinité auprès du peuple, qu'ils prirent soin tantôt d'intimider, et tantôt de rassurer, suivant les circonstances et l'intérêt de leur ambition. [...]

Qu'est-ce en effet que la superstition ? C'est, a-t'on dit, un culte de religion minutieux, bizarre, mal dirigé, mal ordonné, rempli de infinité de préjugés. Mais si un culte institué par des hommes, pour en imposer à des hommes, est produit par les deux passions dominantes qui les animent tous ; s'il excite la terreur, s'il flatte l'amour propre ; s'il est conforme au caractère plus ou moins timide, plus ou moins orgueilleux du peuple qui l'a adopté, pourra-t'on dire d'une telle institution, qu'elle est mal dirigée, mal ordonnée, criminelle, ou remplie de préjugés ? Un culte doux et simple paroitra fort bizarre à un peuple dur et barbare, comme un culte féroce sera d'une bisarrerie extrême, d'une atrocité révoltante aux yeux d'une nation douce, sage, éclairée. Mais relativement à chacun de ces peuples y aura-t'il des préjugés, de la bisarrerie dans le culte que chacune des deux nations n'a reçu que parce qu'elle l'a cru fondé sur le désir de rendre hommage à Dieu ?